

## Poirot est-il un obsessionnel ? Ou le septième sens

\*

« L'appartement était de type moderne. L'ameublement de la pièce était également moderne. Les fauteuils étaient parfaitement droits, les chaises formaient avec leur dossier un angle droit. Un bureau de style moderne était placé au centre, précisément en face de la fenêtre et, devant lui, était assis un petit homme âgé. Sa tête était quasiment la seule chose dans la pièce qui n'était pas carrée. Elle avait la forme d'un œuf.»<sup>1</sup>

\*

La rondeur de Poirot est entièrement contenue dans une partie de son anatomie. Et, encore, s'agit-il moins d'une rondeur que d'une forme ovoïdale. Tout est carré chez Poirot, exceptés les angles qu'il arrondit lors de ses enquêtes et son crâne, qui est le centre du monde, comme un globe autour duquel tournent d'autres univers. Cette différence de forme donne, de manière imaginée et plaisante, un statut d'exception à cet intellect prodigieux dont l'homme est si fier. Mais cette qualité anormalement développée met peut-être en évidence un revers. Et si l'intelligence de Poirot avait pour contrepartie une personnalité, certes hors du commun, mais une personnalité excentrique, voire malade ?

« J'aurais dû le savoir, quand je vis le trou causé par la balle, placé si symétriquement, en plein milieu du front.

Bizarre que cette idée qui demeurait en moi comme une arrière-pensée me fût venue à l'esprit ce matin...

La marque sur le front de Norton... ressemblait à la marque de Cain ! »<sup>2</sup>

Ce sont les derniers mots qui nous parlent de Poirot, extraits de la plume de son fidèle Hastings. Que nous apprennent-ils sinon que la signature du crime, commis par Poirot avant sa mort, dévoile une dernière fois son singulier caractère. Tout est dit par cette symétrie, à la fois ridicule (parce que très abusive au point d'être surréaliste) et tragique. La symétrie, l'esthétisme des choses empreintes de géométrie et l'amour passionné des relations mathématiques, tels sont quelques-uns des traits de la personnalité obsessionnelle. Or, si l'on retrouve toujours un souci de l'ordre chez les obsessionnels, celui-ci peut revêtir des formes différentes et répondre à des critères personnels, qui n'ont rien de géométriques, même si l'esprit est identique : chaque chose a une place déterminée et prend sens dans un ensemble, où chaque élément renvoie à un autre, et possède une finalité, une raison dernière, si l'on considère la figure achevée, le tout.

Un psychiatre, même peu aguerri, en entrant dans la maison de n'importe lequel d'entre nous, peut déceler en un clin d'œil, si elle est manifestée, la personnalité obsessionnelle de l'occupant. En effet, cette complexion existe à part entière, comme une ombre s'attache à l'être humain : elle s'extériorise, se propulse. Il est probable qu'aucune pathologie n'est aussi flagrante ou physiquement palpable que celle-ci, car elle laisse des traces. Il est impossible de la cacher aux autres. Elle est aussi grosse qu'un cadavre au beau milieu de la bibliothèque. Les signes extérieurs de la personnalité obsessionnelle sont gouvernés par un principe tyrannique, celui de l'ordre. L'ordre ou le chaos...

Par ordre, il faut comprendre tout ce qui donne la sensation d'une organisation de l'espace humain selon des critères qui s'opposent à l'arbitraire ou au contingent. Mais cela peut tout autant signifier une réalité inverse, un classement dont le critère est celui du désordre apparent et qui répond à des impératifs divergents. L'appartement de Poirot ou le plus gigantesque capharnaüm délivrent le

---

<sup>1</sup> *Dead man's mirror* in «Hercule Poirot : The complete short stories», Ed. Harper Collins, 1999, p. 455.

<sup>2</sup> *Curtain : Poirot's last case* in Poirot – « The complete battles of Hastings », Ed. Haper Collins, 2004, p. 759.

même message : l'être projeté dans la réalité concrète une complexion, un caractère, un état d'âme personnel et invisible. En effet, les contraires signifient la même chose en ce qui concerne la névrose obsessionnelle. Un intérieur dédié au culte de la géométrie, où tout est rangé et classé selon des lignes parallèles, ou une pièce où s'entassent, sans distinction de rang ou d'importance, des objets hétéroclites expriment une réalité analogue. On comprendra, par conséquent, que l'obsessionnel est excessif par excès ou par défaut. Ce qui importe, c'est l'absence de mesure et la volonté du sujet de maîtriser le temps et l'espace qui lui sont propres en lui imposant un ordre singulier.

Une des descriptions les plus « choquantes » de ce possible état du héros belge surgit dans un des romans où Hercule Poirot est, une fois de plus, acoquiné avec Ariadne Oliver – on remarquera que la confrontation des deux personnages engendre souvent des développements intéressants quant à l'art du roman policier, des mises en abyme qui exposent Poirot en pleine lumière.

« Hercule Poirot était assis dans un fauteuil carré devant la cheminée carrée du salon carré de son appartement londonien. Devant lui se trouvaient divers objets qui n'avaient, eux, rien de carré : ils étaient, au contraire, furieusement et incroyablement incurvés. Aucun d'entre eux, si on les observait séparément, ne paraissait avoir une fonction possible dans un univers sensé. Ils semblaient improbables, sans raison d'être, et totalement fortuits. Mais, en réalité, bien sûr, ils n'étaient rien de tout cela.

Compris comme ils convenaient de l'être, chacun avait une place précise dans un univers précis. Réunis, chacun à leur place précise dans cet univers précis, ils ne prenaient pas seulement un sens, mais ils composaient également une image. En d'autres termes, Hercule Poirot était en train de reconstituer un puzzle.

Il baissa les yeux sur un rectangle qui comportait des trous aux formes invraisemblables. Il trouvait cette activité reposante et agréable. Elle lui permettait de d'introduire de l'ordre dans le désordre. Ceci, songea-t-il, présentait une certaine ressemblance avec sa profession. Ici encore, on était confronté à des faits aux contours invraisemblables et improbables, qui - bien que ne donnant pas l'impression d'avoir des liens les uns avec les autres - avaient cependant leur propre rôle, lorsqu'on les mettait en présence, et formaient un tout. Ses doigts saisirent adroitement une invraisemblable pièce d'un gris foncé et l'unit à un ciel bleu. Il s'agissait – il s'en rendait compte maintenant – d'un fragment d'aéroplane.

Oui, se dit-il à lui-même, dans un murmure, c'est bien ce qu'il faut faire. La pièce inattendue ici, et là l'invraisemblable, et ici encore la pièce "Ô combien logique", mais qui n'a pas l'apparence attendue. Elles ont toutes leur place déterminée, et une fois qu'elles l'ont trouvée, *eh bien*<sup>3</sup> l'affaire est terminée ! Tout devient clair. Tout *cadre*, comme on dit aujourd'hui ! (...) Si l'on savait ce qu'on doit chercher, ce serait tellement plus simple, se dit Hercule Poirot. Mais on ne le sait pas. Alors, on cherche aux mauvais endroits ou les mauvaises choses.»<sup>4</sup>

De multiples exemples de cette espèce pourraient être recensés à chaque fois qu'intervient Poirot. Il est toujours présenté sous un jour invariable, ses manies le devançant presque ou l'auréolant et, ce, sur un mode itératif. La personnalité de monsieur Poirot est le refrain entraînant d'une immuable mélodie, celle composée par ses « petites cellules grises ». Prévenons d'emblée une objection : est-il légitime de se forger une opinion sur le psychisme de Poirot à partir d'une vision fragmentaire, sur la foi de détails prélevés peut-être arbitrairement ?

---

<sup>3</sup> En français, dans le texte.

<sup>4</sup> *Death man's folly (Poirot joue le jeu)* in «The complete Ariadne Oliver», volume 1, Ed. Harper Collins, 2005, p. 518.

Certainement, dans la mesure où ne faisons qu'emprunter à la méthode de Poirot, où nous présupposons que le détail ou la pièce du puzzle contient l'ensemble duquel ils sont extraits. Principe leibnizien s'il en est, quand on y songe ! En effet, chaque monade (l'élément « atomique » ou l'unité de l'univers leibnizien) reflète l'univers entier qu'elle représente. Elle est comme le détail ou l'indice que traque Poirot, une *pars totalis*.

La forme carrée est « bénie » par la raison. Elle paraît plus rationnelle que les autres formes car elle contient une idée de perfection. Les carrés s'emboîtent mieux que les ronds et occupent mieux l'espace. On pourrait parler d'un principe d'économie, au sens où Leibniz l'entend. De plus, le carré et toutes les figures qui présentent des angles permettent un calcul précis, ce qui n'est pas le cas du cercle – le facétieux nombre  $\pi$  ne viendra pas contredire cette évidence mathématique ! L'esprit de Poirot est carré et ses enquêtes lui présentent un univers en miettes. La métaphore du puzzle est très bien choisie. L'activité de loisir de Poirot précédemment évoquée n'est qu'un symbole de son activité réelle : reconstituer la vérité, en rassemblant des détails, des fragments et en les faisant coïncider, en les frottant les uns contre les autres, à la manière d'une main qui bat le briquet. A une différence près : en général, celui qui construit patiemment un puzzle connaît la forme achevée, ce qui n'est pas le cas de l'enquêteur. Poirot ignore tout d'abord qui est le coupable, le fond de l'affaire dont il soulève le couvercle, mais il sait d'emblée la configuration ou la forme du crime. Elle est rationnelle, car rien n'échappe à la raison... pas même la folie, qui possède sa propre logique ! « Mais, ainsi que l'a dit M. Poirot, un assassin qui commet ses crimes *au hasard*, cela n'existe pas. »<sup>5</sup>

Comment donc ne pas être attentif à l'excès au réel lorsque l'on recherche la vérité dissimulée sous le cours ordinaire des choses, celée parfois par des mensonges ou des contrevérités ? Être obsédé par des détails, qui sont tous des indices potentiels, comme doit l'être l'enquêteur, ne fait pas de ce dernier un obsessionnel. Ce qui sépare l'attitude professionnelle de l'attitude pathologique, c'est un caractère bien défini et l'unification des symptômes. Ce qui est délétère, c'est de vouloir refléter intérieurement, de faire vivre par soi-même, physiquement et mentalement, un ordre que l'on reconnaît hors de soi, à l'œuvre dans le monde.

La prédisposition pour la logique et l'amour de l'ordre annoncent un caractère de type obsessionnel lorsqu'ils teignent toute la vie de celui qui les traduit dès lors par des actes ou des paroles, par des choses ou des mots. Tout dans la personne de Poirot montre ce penchant : ses habits, son appartement, sa maniaquerie, etc. Poirot craint pour sa santé, physique et... psychologique. Il est d'une nature délicate et ne redoute rien tant que les courants d'air et... le désordre. Il est psychologiquement fragile : susceptible, il se blesse aisément ; son amour propre, qui est la colonne vertébrale de son être, est une plaie à vif. Sans extrapoler, il est évident que Poirot appartient à la nature des névrosés obsessionnels – ce que Freud appelait si justement la Zwangsneurose, la névrose de contrainte. En effet, l'amour propre est hypertrophié chez le sujet obsessionnel. Mais Poirot manifeste, ici comme ailleurs, une permutation du symptôme. Hercule Poirot et l'obsessionnel, l'un par rapport à l'autre, sont comme une chose et son image telle qu'elle apparaît sur la plaque sensible d'un appareil photographique : transposée et inversée.

L'étude d'Alfred Adler<sup>6</sup> sur la névrose obsessionnelle met en évidence une hypothèse fort intéressante et peu ou pas réexaminée par ses confrères. Assurément,

---

<sup>5</sup> The ABC murders in Poirot – The complete battle of Hastings, Volume 2, Ed. Harper Collins, 2004, p. 259 (souligné par l'auteur).

<sup>6</sup> Alfred Adler (élève de Freud), *Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée*, trad. du Dr. H. Schaffer, Ed. Payot, Paris, 1961.

celui-ci suggère que la névrose obsessionnelle fait gagner à celui qui en est atteint du temps tout en lui en faisant perdre. La perte et le gain ne se mesurent pas à l'aide d'un même étalon. Le sujet se sent inférieur à la tâche qu'il se fixe, à tort ou à raison, ou incapable de la mener à bien. Il préfère donc ne rien entreprendre, lambiner, plutôt que d'affronter un éventuel échec qui détruirait l'équilibre qu'il s'est créé – entre son complexe d'infériorité inconscient et son complexe de supériorité conscient ou affiché. Il a besoin d'entreprendre des choses difficiles pour se prouver sa valeur et, en même temps, il meurt de peur de n'être pas à la hauteur. Alors, il se crée des obstacles – des obsessions et des ritualisations – afin de reculer le moment du verdict du réel, de la vie sociale. En outre, le fait de surmonter ses obsessions ou simplement de parvenir à survivre en leur compagnie est un succès pour lui. Paradoxalement, les obsessions l'empêchent de vivre, ce qui tombe bien puisqu'il a peur de vivre, et d'échouer. Rien qui ressemble à première vue au comportement de Poirot. A ceci près que les contraires, comme nous le soulignons précédemment, représentent pour l'inconscient une chose identique. Un ego disproportionné et un ego rabougri exhibent la même absence de confiance réelle en soi, in fine. Le minuscule ego de l'obsessionnel prétend escamoter à notre vue un géant et l'énorme d'Hercule (ne serait-ce que par son prénom) tient dans une main un ego de la taille d'un pois chiche.

Le caractère obsessionnel manifeste de la rigueur, de la raideur, de la précision dans le raisonnement au point que cela devient une minutie extrême qui empêche de penser, de même qu'un soin exagéré entraîne une incurie (l'obsessionnel qui se lave continuellement les mains s'arrache la peau). Celui qui « pense trop » ne peut plus rien comprendre, car il est incapable de s'arrêter sur une idée, remettant en cause chaque pensée. Tout se passe comme s'il ne cessait d'ouvrir des boîtes gigognes. Il dénature la réalité de ce qu'il pense. Il finit par ne plus rien savoir, comme le philosophe qui remet tout en cause sans pouvoir s'agripper dans sa descente - du haut des sphères de l'abstrait au parquet sur lequel nous nous entraînons à la valse du quotidien - à une pierre de touche.

Les qualités mises en œuvre dans le raisonnement par l'obsessionnel deviennent des défauts ou des obstacles par excès. Ils sont un handicap par degré et non par nature. Telle est l'ambiguïté de cette pathologie, constituée de paradoxes insolubles. Certes, Poirot pense autrement que le vulgum pecus car il épuise la logique du sens commun, mais, lui, il ne pense pas trop car il pense toujours juste. La justesse de sa pensée est avérée par son efficience. Pourtant, il existe un vice au sein même de son raisonnement (trop ?) brillant.

Certains auteurs de polars ou de romans policiers usent de ce crédit que nous accordons à ce qui nous paraît vrai, à ce dont nous ne pensons pas avoir des raisons de douter, soit par l'évidence trop évidente du fait, soit parce que quelque chose, en notre être, nous nous ôte l'idée même de remettre en cause un fait ou un dit. Il s'agit d'une paralysie de la pensée, par excès de confiance. Penser qu'un père puisse tuer son enfant, que le narrateur puisse mentir ou que le détective puisse être le meurtrier sont quelques-unes des situations limites auxquelles a soumis le lecteur des aventures d'Hercule Poirot.

Ce procédé est magistralement mis en œuvre dans certains romans ou nouvelles d'Agatha Christie. *Le meurtre de Roger Ackroyd* est l'un des plus célèbres exemples. Agatha Christie fut accusée de trahison à l'encontre de ses lecteurs, ce dont elle se défendit dans son *Autobiographie*. A notre sens, elle demeure dans son bon droit. La logique semble poser un cadre ou un cercle, hors duquel il n'y a point de salut rationnel, voire raisonnable : le principe de contradiction et son conjoint le tiers exclu. Un piège est tendu dans lequel se laisse prendre la pensée. Le paradoxe de tout

raisonnement logique est qu'il nécessite une brisure ou un saut (pas nécessairement illogique) hors de ce cercle afin d'épuiser les possibilités et, de ce fait, d'achever le dilemme, voire de le transformer en un autre questionnement. Il s'agit d'un acte de création, d'enrichissement – et non d'un appauvrissement comme paraît le suggérer le terme d'épuisement. Ainsi, c'est bien souvent la solution recherchée qui est le problème, la manière dont est posée la question ou la question elle-même. En réalité, les véritables changements dans l'art du questionnement sont le talent pour trouver un nouveau cadre. Recadrer signifie modifier le contexte conceptuel, et/ou émotionnel, d'une situation, en le plaçant dans une autre situation de référence, qui correspond aussi bien, ou même mieux, aux faits de cette situation concrète dont le sens, par conséquent, change complètement. Ce qu'on modifie en recadrant, c'est le sens accordé à la situation, pas une remise en cause des éléments concrets.

Le bon enquêteur, l'entendement brillant est celui qui sait que TOUT est *possible* et *pensable*. C'est le point de rencontre entre Poirot et le névrosé obsessionnel.

La névrose obsessionnelle (nom générique de ce que l'on nomme aujourd'hui les troubles obsessionnels compulsifs ou « tocs ») est une contrainte que le sujet s'impose en vue de sauvegarder l'identité et l'unité d'un monde, qui repose sur un ordre qu'il croit avoir la charge de sauvegarder. Cette préservation s'impose comme une nécessité pour le sujet. La rigueur des actes et des pensées de l'obsessionnel lui est insufflée par la rigueur qu'il perçoit ou croit détecter dans la structure du Cosmos et qu'il reproduit personnellement, en ajustant un ou plusieurs critères. Ceci ne ressemble-t-il pas à la pensée philosophique ou scientifique ?

On admet que le monde est compréhensible parce que notre raison a moyen de saisir les rapports de cause à effet, de déchiqueter la croûte du monde pour exposer sa charpente. Mais cela n'est possible que parce que nous admettons une concordance entre l'ordre raisonnable et rationnel du monde et notre raison ou faculté de conceptualiser, d'expliquer, de comprendre. Il faut donc qu'il existe un lien génétique entre notre raison et celle du monde, entre l'ordre de nos pensées et celui de l'univers.

Le drame intime de l'obsessionnel est de croire que le désordre de ses pensées ou de ses actes, dans la sphère privée et exiguë de son univers personnel, ait des conséquences sur l'organisation de l'univers entier. La différence entre l'obsessionnel et Poirot est que ce dernier considère que l'univers tout entier est sa demeure. Ranger son appartement ou dispenser la justice en résolvant l'énigme (le mobile, le pourquoi, le comment), en désignant le coupable (l'élément perturbateur) revient au même pour lui ; la parenté entre ces deux activités est perceptible dans chaque livre où intervient Poirot. Agatha Christie met toujours en parallèle l'activité judiciaire de Poirot et son intimité si scrupuleusement agencée.

Sauf que le névrosé obsessionnel, de son côté, n'agit jamais immédiatement sur l'ordre du monde, mais sur son univers personnel, qui est une miniature, une image du monde entier, à la manière de ces poupées vaudoues dont usent les adeptes de la magie maléfique... Le névrosé obsessionnel est le dieu d'un microcosme ; de même, Poirot, à la fin de sa vie, se demandera si Dieu ne l'a pas chargé de rétablir la justice en tuant - d'où la « marque de Caïn » qu'il apposera sur sa victime !

Les moyens de cette protection de l'ordre du monde pour l'obsessionnel consistent en des actes rituels, répétitifs et une rumination mentale. Il s'agit d'un ordre qui emprunte à la définition donnée par Descartes dans ses *Secondes réponses* : « L'ordre consiste en cela seulement que les choses qui sont proposées les premières doivent être connues sans l'aide des suivantes, et que les suivantes doivent être après disposées de telle façon qu'elles soient démontrées par les seules choses

qui les précèdent. » Les choses connues en tant que premières diffèrent d'un sujet à l'autre, mais le principe est toujours le même. La méthode du policier est similaire.

Le cogito cartésien de Poirot s'exprime ainsi : je suis Hercule Poirot (= je possède une raison infaillible ou peu s'en faut) donc je raisonne juste (ou j'ai le moyen de le faire si je m'applique). Le cogito de l'obsessionnel est un peu différent mais dérive dans le même sens que celui de Poirot (donc inverse au cogito cartésien, qui, lui, part de la pensée pour exprimer l'existence). L'obsessionnel dit et pense : « Je suis un être doué de raison donc je peux maîtriser le cours des événements avec ma pensée. » Or, il n'y parvient qu'en ne cessant jamais de penser, tandis que Poirot mène sa réflexion jusqu'à l'efficacité, puis s'interrompt.

Poirot est-il réellement un obsessionnel ?

Dans la névrose obsessionnelle il y a... des obsessions ! Il s'agit d'un sentiment qui s'impose au sujet d'une manière incoercible. Le sujet en reconnaît le caractère pathologique, lutte contre cette idée et reconnaît que l'idée vient de lui-même. Le malade peut être assiégé par des idées, des mots, par un objet ou une situation qu'il redoute ou encore par la crainte d'accomplir un acte absurde, criminel. On trouve aussi des compulsions : le malade se sent obligé d'accomplir un acte, généralement absurde, afin de contrer sa « mauvaise pensée ». On trouve également dans ce type de névrose des rituels de vérifications qui servent à calmer l'angoisse de l'obsession. Mais ils sont inefficaces et entraînent eux-mêmes une nouvelle lutte anxieuse... Tel est le calvaire du névrosé obsessionnel.

On peut avoir un tableau moins grave, dans ce cas on parlera de personnalité obsessionnelle (mais cela n'appelle pas forcément la névrose). Le type psychasthénique est perfectionniste, lent, méticuleux, sérieux il est souvent rongé par le doute, le manque de spontanéité etc. Ces personnalités ont souvent de la difficulté à prendre des décisions, à réaliser quelque chose et recourent volontiers à la rêverie, à la spéculation. Au fond, Poirot, hormis penser et réparer le désordre du monde, ne vit guère. Tout se passe comme s'il mettait au service de la société une maladie personnelle, comme s'il projetait dans le monde son souci personnel de l'ordre, en en conservant pour lui-même certains vestiges (son caractère dit excentrique).

Dans le type compulsif on trouve l'ordonné excessif (comme Poirot), l'économe, l'entêté (Hercule l'est). Poirot ne souffre apparemment pas de « tocs » comme Monk<sup>7</sup>, par exemple, mais sa personnalité est sans conteste obsessionnelle.

Même si de tels passages posent question : Selon le Docteur Sheppard<sup>8</sup>, Poirot fait régner dans son salon, « un ordre méticuleux »<sup>9</sup> ; rien ne traîne et il n'y a pas un grain de poussière, sûrement. Agatha Christie écrit dans *La mystérieuse affaire de Styles*, la première fois où est décrit Poirot : « L'aspect soigné de sa tenue était presque incroyable. Je crois qu'un grain de poussière l'aurait fait souffrir davantage qu'une blessure par balle ! » Il semble qu'il faille prendre, sinon au premier degré, du moins au sérieux ce que dit l'auteur de son personnage. A ce passage fait écho le suivant :

« Mais qu'est-ce vous faites-là ? [en français]

- J'emballais vos affaires, je pensais que cela ferait gagner du temps.

- Vous éprouvez trop d'émotions, Hastings ! [en français] Cela affecte vos gestes et votre esprit. Est-ce une manière de plier un manteau ? Et regardez ce que vous avez fait de mon pyjama ! Et si la bouteille de lotion capillaire se renverse dessus ?

---

<sup>7</sup> Ce n'est pas un hasard si ce personnage télévisuel est prisonnier de cette maladie du doute et si elle lui est utile, indirectement, pour résoudre ses enquêtes. Il est porteur de ce que tous les policiers professionnels ou amateurs dans la fiction, en général, cachent plus ou moins soigneusement derrière les besoins de leur enquête : un excessif besoin de ruminer les faits, une focalisation sur le « petit détail » qui met en péril l'ordre général et que la raison doit neutraliser en lui donnant un sens qui lui permettra de participer à l'ordre et non plus de le contrer.

<sup>8</sup> In *Le meurtre de Roger Ackroyd*.

<sup>9</sup> *Ibidem*.

- Bon sang, Poirot ! criai-je. C'est une question de vie ou de mort. En quoi est-ce important ce qui peut arriver à vos vêtements ?

- Vous n'avez aucun sens de la mesure. Nous ne pouvons pas attraper un train plus tôt qu'il ne part et abîmer les vêtements de qui que ce soit ne sera pas de la moindre utilité pour éviter un meurtre. »<sup>10</sup>

Le sang froid de Poirot et sa maîtrise des passions ou des émotions est cartésienne ou stoïcienne, mais là où Descartes préconisait de se maîtriser soi plutôt que l'ordre du monde, Poirot fait l'un dans le but de l'autre !!!

La différence qui le sépare de Monk est celle qui l'éloigne de la pathologie constituée et avérée. Poirot ne possède que des traits obsessionnels, ceux de Monk sont unifiés. En revanche, l'un et l'autre ont un sens du détail peu commun. Dans le pilote de la série, le supérieur de Monk pose cette question à son adjoint au sujet de Monk, son ancien collaborateur : « Comment fait-il ? J'ai deux yeux. Je vois tout ce qu'il voit mais je ne vois pas tout ce qu'il voit. » Il s'agit de deux visions bien distinctes. Les gens ordinaires voient la réalité, les fragments qui la composent sans les remettre en cause, ils les trouvent à leur place là où ils se présentent au regard, alors que Monk (ou Poirot, ou Sherlock Holmes ou d'autres) les perçoivent comme des éléments qui font sens parce qu'ils font discordance. Ils ont une conscience exacerbée d'une harmonie préétablie de l'univers, si l'on autorise ce clin d'œil leibnizien. L'indice est pour Monk un détail qui le dérange autant qu'un cadre de travers ou un meuble habillé d'une couche de poussière. Cela heurte en lui ce que l'on pourrait nommer un septième sens. Bien que ne s'attachant pas ou peu à des indices matériels, à l'instar de ses confrères, la sagacité de Poirot s'exerce sur des choses plus abstraites, tel le langage ou les motifs cachés des protagonistes. Ce sont des détails invisibles ou abstraits. En cela, il s'apparente davantage à un enquêteur-philosophe, à la race des penseurs, plutôt qu'à celle des limiers (qu'il méprise un tantinet). Son efficacité repose tout entière sur sa capacité à penser droit.

Son cartésianisme et sa névrose obsessionnelle seraient pleinement authentiques s'il souffrait de doute hyperbolique. Il nous semble que Poirot est préservé de cette pathologie, bien que son entendement ne soit pas exempt des autres caractéristiques de la maladie. Reste à savoir à quel degré de brûlure il est atteint par cette raison incendiaire. Il a tous les symptômes, comme décrits ci-après, sauf le doute - en tout cas porté à cet extrême -, avec lequel se frictionne l'obsessionnel. Or, le doute ou ce que d'aucuns nomment un « hoquet mental » est une caractéristique pathognomonique essentielle de la maladie.

Le sujet doute de la rectitude de ses actes ou de ses pensées, qui doivent refléter l'ordre du monde. Or, il appert que ce n'est guère le cas, à moins qu'il ne bluffe et qu'il ne dissimule son doute derrière une assurance par trop excessive... Cette hypothèse ne tient cependant pas tout à fait la route car Poirot agit presque toujours comme s'il était mu par une vérité qu'il a moins la charge de découvrir que de dévoiler ; il ne la construit pas car elle existe déjà ; le vrai joue à cache-cache avec le faux, et réciproquement. Il possède un savoir infusé par l'auteur, c'est indéniable. Mais à de rares exception près, chacun des héros de roman policier jouit de ce privilège.

L'obsessionnel est gouverné par une ou plusieurs idées qui deviennent des principes d'ordre de son univers intérieur. L'obsessionnel n'est pas seulement le malade atteint d'une pathologie mono- ou plurimaniaque, mais aussi le philosophe<sup>11</sup> ou l'homme du commun parfois. L'idée fixe générale de l'obsessionnel est l'ordre.

<sup>10</sup> (*The ABC murders* in « The complete battles of Hastings », Volume 2, Ed. Haper Collins, 2004, p. 263)

<sup>11</sup> Nous développons cette idée dans une thèse à soutenir : le philosophe, comme l'enquêteur dans le roman policier, agit selon les mêmes dispositions que le névrosé obsessionnel.

Elle est fixe, car elle assure la stabilité de celui qui la pense. C'est le seul point de certitude ou d'équilibre qui assure le fondement du sujet et de son univers. « Idée fixe, celle qui nous domine, qui nous occupe exclusivement. En médecine, idée fixe, forme de monomanie intellectuelle ou délire partiel et chronique, dont il y a autant de variétés que de malades, et dans laquelle le patient demeure obsédé par une idée déraisonnable ou criminelle qui influe sur toutes ses actions. » La définition de Littré ne voit en l'idée fixe qu'une idée négative du point de vue de la raison. Or, l'ordre est un concept rationnel<sup>12</sup>, et peut-être même le plus rationnel et raisonnable de tous les concepts ! L'ordre garantit contre le hasard qui est assimilé par l'obsessionnel à l'irrationnel, et par l'enquêteur du roman policier à l'injustice.

Ordre se dit en grec Κόσμος (kosmos), qui signifie aussi le monde. Un monde sans ordre n'existe pas. Il s'oppose au chaos ou à l'anarchie. « La naissance de ce monde a eu lieu par le mélange des deux ordres de la nécessité et de l'intelligence. » (Platon, *Timée*, 48 a) ; c'est-à-dire par la composition d'une causalité mécanique ou errante et d'une causalité intelligente ou divine qui insuffle au désordre primordial de l'ordre et de la beauté. L'ordre se suffit à lui-même et n'a pas besoin d'explication extérieure. Pourtant, l'obsessionnel comme le policier de la fiction agissent en vue de la préservation de cet ordre qui devrait tenir seul. Ce paradoxe est peut-être le fondement de la pathologie. Il secrète l'absurdité de l'entreprise policière ou de la résolution d'enquêtes. Le mal ou le désordre subsistent.

L'obsessionnel procède toujours par évitement(s).

Eviter quelque chose ou quelqu'un, c'est s'épargner une rencontre avec ce que l'on considère comme un obstacle pour soi. Un des mécanismes primaires du vivant est la fuite. Seul le créateur d'univers a le moyen d'éviter l'évitement, puisqu'il est maître de ce qui est. Le rapport entre l'ordre et la conduite d'évitement de l'obsessionnel repose sur l'idée que l'obstacle mettrait en cause l'ordre, son ordre. L'ordre est toujours celui de la raison que celle-ci soit au service de la science, de la réflexion philosophique ou de la fiction... ou d'une obsession intime !

L'obstacle remet donc en cause, réellement ou fantasmatiquement, durablement ou de manière très éphémère, notre être ou notre essence, ou procure simplement un embarras plus ou moins grave pour notre être ou notre manière d'être. La poussière angoisse Poirot. Peut-être parce qu'elle est la caresse du temps sur les choses, ou la trace visible de son passage. Peut-être parce que le sale remet en cause l'asepsie de son petit monde qu'il veut tenir à l'abri de la maladie... Demeure secrètes et peut-être inavouables ses motifs. L'objet de l'évitement peut être concret, ainsi que ceux évoqués plus haut, ou abstrait, il est alors ce qui fait échec à la pensée par exemple.

Ici, il peut s'agir d'une pensée, d'une idée, ou d'une image mentale désagréables, dont le lien avec la réalité peut être imperceptible ou difficilement compréhensible. Bien sûr, on le comprendra, c'est essentiellement cette dernière espèce d'évitement qui nous retient, puisque finalement tout objet d'évitement, concret ou non, devient abstrait pour être considéré comme tel. Il faut bien que la pipelette que j'aperçois au loin se transforme en l'idée que je me fais d'elle comme obstacle. C'est alors moins elle que j'évite que son idée ou sa représentation.

---

<sup>12</sup> Nous sommes redevables au petit livre de Catherine Lemaire, *Cendrillon est un couillon*, Ed. Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2002, qui nous a aidés à préciser certaines idées. « L'objectif de l'obsessionnel est de supprimer tout imprévisible synonyme de danger de mort. Il est essentiel de devenir et de demeurer maître de la nature, d'autrui et de soi. Le parfait obsessionnel bétonne donc pour faire un monde de sécurité. Surtout, contrairement à ce qu'il affirme, il ne pose pas un regard objectif, réaliste, sur le monde, mais réduit tout à des objets, ce qui est radicalement différent : le monde n'est qu'un ensemble de rouages dont il suffit de connaître les lois pour parfaitement le maîtriser (...) » (pp. 15-16) « C'est propre, c'est beau, c'est mort. Le vivant, le sensible, est, comme la mort, imprévisible. En tentant de faire un monde prévisible, l'obsessionnel diminue le risque de mort mais, simultanément, supprime de la vie. » (p. 16) L'imprévisible est pour une part synonyme du possible.



L'acte d'éviter suppose une démarche substitutive, une déviation par rapport au chemin (au sens propre ou figuré, car ce chemin peut-être mental, celui de la pensée) choisi initialement ou que l'on projetait d'emprunter. L'évitement contient en lui-même ces deux directions - la ligne droite et la bifurcation, la ligne droite qui devient une fourche, qui se dédouble - qui prennent sens l'une par rapport à l'autre. Ce n'est pas un hasard si Œdipe tue à un carrefour celui qu'il voulait éviter de tuer. Ce n'est pas un hasard si Poirot devient injuste (meurtrier) pour éviter l'injustice. Prendre en charge l'ordre du monde est un acte de démesure et celle-ci est toujours punie. La leçon nous fut transmise par les grecs et Hercule, le héros au prénom hellénique, aurait dû le savoir. D'où l'ironie du dernier acte de son existence.

Les deux fourches représentent respectivement le croire et le savoir. Le savoir absolu dispense du croire (de la bifurcation) et de la création d'une réalité parallèle où l'on puisse endosser le rôle d'un dieu - ce que fait l'obsessionnel. Poirot sait qu'il va mener l'enquête à bien. Il n'évite rien - sauf lors de sa dernière prestation où il donne le sentiment qu'il lui faut agir physiquement, et non plus simplement abstraitement, par la réflexion, sur l'ordre du monde. Il traverse en quelque sorte le miroir. Il ne contemple plus le monde à l'abri de sa réserve divine ; il y prend part.

Poirot entre tout à coup dans le jeu. Il n'est plus celui qui parle du crime, soustrait à la lumière par l'ombre d'un *ghost writer* ou d'un nègre (Hastings) mais celui qui le commet. Sa lettre, bien que lue par Hastings au lecteur, est un moyen de conclure son existence, qui n'était jusqu'à cet instant que oui-dire. *Rideau !* est un bon titre, fidèle à la version originale. *Poirot quitte la scène*, en traduction française, est un mauvais choix, car c'est l'inverse qui se produit : Poirot entre véritablement en scène. Il ouvre ce rideau et une brèche, celle du possible (ou de l'impossible<sup>13</sup>) dans le réel. Si le réel et son savoir absolu tiennent, pour le lecteur, à la probité absolue de l'enquêteur, Dame Christie commet une impardonnable transgression.

La névrose obsessionnelle est la maladie d'une pensée qui n'est plus sûre d'elle-même et qui cherche en vain un appui extérieur, qui la confirmerait dans sa légitimité, une preuve de sa bonne foi également. C'est une pensée orpheline (une pensée dont je ne reconnais pas la paternité ou la maternité, une pensée parasite), qui tourne à vide (sans réel référent extérieur, elle ne vise rien, elle n'est pas intentionnelle). La pensée obsessionnelle est une pensée vacante, qui se nourrit de l'absence, elle est répétitive et paraît immédiatement absurde au sujet et, de ce fait, requiert une raison, un sens, et au-delà une interprétation. Le retournement opéré par la maladie se situe à cet endroit, lorsque l'obsessionnel est pris dans le cercle de sa pensée, lorsqu'il perd le point d'ancrage, la foi en sa raison, qui est le double de sa foi en un ordre rationnel de l'univers. Poirot meurt avant ce vacillement, avant le retournement.

Si Poirot en vient à tuer afin de sauvegarder l'ordre du monde, si Poirot ne peut faire triompher la justice qu'en devenant injuste, cela signifie paradoxalement qu'il ne peut logiquement sauver son monde qu'en disparaissant avec cet acte ! Il doit mourir sinon son action paradoxale disloquera pour toujours l'ordre supposé de l'univers et, à l'instar de l'obsessionnel, il ne cessera de le réparer à chaque instant, mais à son échelle personnelle. L'obsessionnel part du principe qu'il existe une concordance entre l'ordre du monde et son agir. Poirot se fonde sur l'idée que la justice exprime l'ordre de notre monde, qu'elle est justifiée par la raison. Jamais il ne se pose cette question : et si le crime faisait partie de l'ordre naturel ?

---

<sup>13</sup> Ou l'impensable. Poirot trahit le lecteur et Hastings. Tout devient donc possible dans ce monde, qui est était fermé, limité, verrouillé par la « pureté » du héros. En ouvrant les vannes du possible, Poirot devient la proie du doute, comme le prouve ses dernières paroles... Il pourrait prendre la place du névrosé obsessionnelle, celui dont la maladie est complète, car désormais il devient son frère dans le doute.

Dans tous les cas, l'obsessionnel attend de sentir sous sa pensée une prise à laquelle il puisse s'accrocher. Il se repose alors sur une certitude ou une vision apaisante de son univers, qui, bien que provisoire, permet une pause dans la rumination du sujet. Ruminer, ressasser, déconstruire et reconstruire la pensée de sa réalité, telle est l'occupation privilégiée de l'obsessionnel. C'est une entreprise digne de Pénélope. Cette métaphore du tissage est employée à bon droit si l'on songe à quel point la pensée de l'obsessionnel ne cesse d'entremêler et de désemêler les fils qu'il tire entre lui et le monde qu'il habite. Il faut être précis : sa pensée de la réalité est en fait sa pensée des relations qu'il entretient avec cette réalité, que celle-ci soit celle des êtres ou/et des choses. Le doute est le moteur de la réflexion de l'obsessionnel mais ce doute, bien qu'hyperbolique n'est pas méthodique ni provisoire, comme celui de Descartes. Le doute du philosophe se doit d'aboutir à une certitude, de même celui du policier, on peut même dire que cette certitude est déjà contenue dans le doute, car c'est elle qui motive l'entreprise du doute. Le doute de l'obsessionnel a pour fin un simple répit mais non pas un terme. En effet, il ne conçoit pas qu'il puisse y avoir une certitude définitive au bout du remâchage. Le but de son doute est le doute, même s'il prétend ou désire le contraire. En effet, paradoxalement, le moment où il maîtrise le mieux sa peur est celui où il pense, car il la tient à distance de cette manière et l'empêche de se poser ou de se fixer sur un objet. Douter, c'est se mouvoir. Être sûr, c'est être immobile, prisonnier en quelque sorte d'une photographie du monde. Certes, une certitude peut être liée à quelque chose de positif, de rassurant, mais une certitude n'en demeure pas moins synonyme de mort par asphyxie des possibles. Et l'obsessionnel refuse cet état... parce qu'il le désire trop fort !

Au fond, l'obsessionnel redoute le possible mais vit également plus intensément sur ce mode. La manière dont nous pensons la mort conjugue ces deux modes de la certitude et du possible et c'est sûrement le seul objet de la pensée humaine qu'il est impossible de penser à la première personne, alors que c'est l'événement qui nous est peut-être le plus personnel ou absolument personnel, le seul fait authentiquement intrigant dont on puisse jouir ou souffrir en égoïste. La mort en première personne doit inaugurer une manière inédite de la penser, sous peine de n'être que récit anonyme et savoir creux et inutile. L'homme se sait mortel mais n'y croit pas.

Savoir et croire deux abîmes entre lesquels l'homme fait le grand écart avant le saut final. Finalement, Œdipe qui ne croit pas à son destin – puisque sinon il n'essaierait pas de l'éviter – et qui le connaît ou le sait nécessaire a bien des points communs avec l'homme face à sa mort annoncée. Nous n'y croyons pas mais la savons inéluctable. Le royaume du croire a pour seigneur le possible et le royaume du savoir a la nécessité pour maîtresse.

Poirot est l'amant de la nécessité. Il extériorise de part en part une personnalité obsessionnelle mais la figure est incomplète car son savoir, inconscient et conscient, mais absolu, le protège des dérives du croire. Hercule Poirot intègre certains traits obsessionnels flagrants dans le carquois de sa méthode d'investigation. Là où certains développeraient jusqu'à leur terme une névrose de contrainte, Poirot projette sa complexion obsessionnelle sur le monde au lieu de s'infliger à lui-même un ordre fictif inventé de toute pièce par un entendement en proie au doute. L'ordre auquel se soumet Poirot est celui du vrai et du juste, qui sont les deux faces de l'idéal véhiculé par le roman policier. Certes, il se confond pour une part avec cet ordre qu'il incarne métaphoriquement au moyen de pantalons rayés ou autres ustensiles connotés géométriquement. Si Poirot n'avait pas l'occasion de dépenser son excès d'intelligence ou de pensée à des fins de justice, il serait très certainement un

obsessionnel au sens pathologique, tandis qu'il ne demeure qu'un obsédé du détail, du grain de sable qui grippe la raison.

Il est l'un des rares hommes qui a pour don (ou malédiction) ce que nous avons nommé un septième sens et qui n'est que la faculté de voir à travers le réel le possible, à l'intérieur du détail fragmentaire l'inclusion d'un monde plus vaste que celui qui l'englobe et le possède. Le crâne de Poirot contient le monde, de même que la bille de verre retient captive l'imagination de l'enfant.